

Oiseau de nuit

Stanley Péan

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (1993). Oiseau de nuit. *Brèves littéraires*, 8(2), 69–71.

STANLEY PÉAN

Oiseau de nuit

Le hasard — car Bernard, pauvre fou, croit à ce drôle de moineau — les a ramenés l'un à l'autre. Ils se croisent, une fois, puis deux ou trois, au détour de l'allée du centre commercial, dans le demi-jour adéquat d'un stationnement souterrain, dans l'atmosphère enfumée d'un «cinq-à-sept» — Bernard ne se souvient déjà plus où, obnubilé par le plaisir inespéré de la retrouver, enfin, après tant d'années.

Elle n'a guère changé, se dit-il, comme pour se convaincre qu'il est lui-même demeuré, malgré les nids de rides sous chaque paupière, exactement comme jadis — jeune, fringant, intouché par le passage des ans. Il retrouve la Karen d'autrefois et du même coup renoue avec l'adolescent en lui.

Ils n'ont pas changé, ni l'un ni l'autre, se répète-t-il. Entre deux gorgées de rouge, le sourire de Karen aux canines étincelantes et ces mots qu'il a tant désiré réentendre, cette voix qui n'a rien perdu de son charme. Les voilà, les deux tourtereaux d'antan, accostant sur les rives de la mémoire.

Il ne lui demandera pas d'explication sur les raisons de son départ ou celles de son retour. Elle est là, c'est ce qui compte. Rien d'autre n'a plus la moindre importance. Ni la divergence de certains souvenirs, ni les mensonges évidents, ni les allusions sibyllines. Rajeuni par ces lampées à une certaine fontaine, subjugué par cette faim qu'il avait cru apaisée depuis longtemps, le voilà perdu dans le gouffre sans fond de son regard.

Il l'invite chez lui, malgré sa timidité de collégien retrouvée elle aussi, malgré ce malaise qui ne se dissipe pas, la ténacité de peurs longtemps refoulées. Au sortir du bistro, il ne remarque même pas cette volée de corneilles qui les escorte dans le pourpre du crépuscule, tel un cortège funèbre.

Du garde-manger, il sort deux verres à liqueur et la bouteille de krémas que lui a offerte sa mère à Noël.

Par la fenêtre du salon, il voit les ténèbres s'abattre sur la cité comme un essaim de vautours. De chez lui, il ne peut apercevoir le fleuve, encore moins la mer, et c'est tout juste s'il a l'audace de se les figurer. À peine distingue-t-il une lune pleine et blême, étouffant entre les nuages et la silhouette des immeubles.

Karen ferme les stores d'un geste brusque, laissant cependant la vitre entrebaillée. Elle prend sa place dans l'appartement, en occupe toutes les pièces de sa petite présence envahissante, se love contre lui, puis se détache aussitôt, rigole et se colle à nouveau. Sur le lecteur laser, elle a mis *Bye Bye Blackbird* par John Coltrane. Bernard sourit. C'est comme si la rupture n'avait été qu'un cauchemar dont il s'éveille enfin.

Maintenant assise sur le coin du futon, Karen feuillette un livre d'art oublié sur la table du salon, ouvert sur une peinture de Lyonel Laurenceau. Bernard l'observe avec un peu de recul. Son parfum comme une brise marine lui obnubile l'esprit. Le petit rire amusé avec lequel elle accueille le verre de krémas ressemble au chuchotis des vagues ensanglantées sur certaines plages si lointaines. Entre son front rebondi et ses joues creuses, ses yeux brillent d'un éclat bizarre. Il se demande : son visage a-t-il toujours été si émacié, osseux, ses doigts si squelettiques, son teint si anémique, ses yeux si noirs ?

Il s'assied près d'elle, propose un toast au bon vieux temps puis cul-sec. Elle repose son verre bu au pied du futon. Silence. Elle semble attentive aux bruits de la nuit qui coulent par la

fenêtre jusqu'à eux. Sirènes au loin. Crissements de pneus. Klaxons. Croassements.

- As-tu peur ?, demande-t-elle, entre deux bécots chastes.
- Non.
- Es-tu heureux au moins ?

À peine s'il comprend. Son corps est anesthésié. Son esprit, éteint. Il répond par un baiser fougueux, qui porte en lui le poids de sa damnation.

Bientôt les voilà à faire l'amour, comme la toute première fois. À peu près l'amour, exactement comme avant et pas tout à fait. Le corps affamé de cette femme qu'il voudrait être sa Karen noué au sien, pâle, tel un pic de glace, un cristal vibrant de chants d'oiseaux. Chants de colombes pleureuses, tourtereaux amoureux et pigeons voyageurs, sur la langue qu'elle glisse dans l'oreille de Bernard, ses lèvres lilas, entre ses seins pointus, entre ses fesses sautillantes. Dans son sexe aussi. Le pénis de Bernard s'agite, pitoyable, pépie en elle, va et vient, se perd en elle. Et elle rit, bon sang. Le pénis butine, s'enfonce, disparaît dans la forêt touffue de son pubis noir forêt noire, en vol vers la nuit de ses yeux qui cachent tous ces secrets noirs comme le rire, les longues dents blanches trop longues trop blanches de cette femme qui n'est pas Karen, qui ne l'a jamais été, qui jouit et rit d'un rire plein de coassements, de condamnations à mort. Ce n'est qu'un rêve, un mauvais rêve, se dit Bernard, convaincu d'être en fait couché dans son lit, paralysé, pas de quoi s'alarmer, vraiment ? *Alors pourquoi diable étouffe-t-il de froid, d'effroi, vagina dentata, spectre freudien, phobie des gouffres pleins de dents, peur de la perdre encore, de se perdre en son corps, il veut s'agripper à ses seins tel un enfant agrippé aux seins de sa mère, mais ses seins sont des becs de faucons qui lui arrachent les mains, ce vagin un bec d'aigle qui lui broie le pénis, cette bouche un bec de vautour qui lui mord la jugulaire et elle boit boit et rit bon sang et il rit à son tour, grotesque farce dont il est le dindon...*